

L'antre de l'architecte



Photo de la maison de Raphanel
© Lise Madec, Aladar

Marchant derrière notre guide, nous franchissons le seuil et nos yeux pleins du soleil cru de l'été ardéchois croient entrer dans une maison noire. Puis, peu à peu, à mesure que la pupille se dilate pour s'adapter à la pénombre, je distingue comme une lueur, quelque-chose qui brille. Quelque-chose, non : quelqu'un. C'est André Ravereau, c'est un veilleur au fond de sa grotte, qui, comme le feu, attire et fascine. Avant de voir son visage, je vois les yeux brillants des étudiants qui l'entourent. Approchant l'âge de cent ans, il semble qu'il ne puisse vieillir, car chaque jour aussi neuf qu'au premier, il apprend, s'émerveille, transmet, débat, partage : nourrit la connaissance en lui et chez ceux qui viennent s'y éclairer.

La pièce semble troglodytique, en raison de ses ouvertures orientées d'un seul côté. Dans un coin, une minuscule cuisine est comme creusée dans la roche. Ses murs ont la texture des ustensiles et casseroles qui les recouvrent, que la graisse de cuisson enduit d'une fine couche luisante. Quels plats délicieux peuvent bien sortir de cet étrange laboratoire, qui garde la mémoire de tant de repas ? Est-ce qu'une cuisine de voyage permet de ne pas se sentir trop sédentaire, d'être toujours prêt à repartir, à rester en veille ?

Car la vie d'André est faite de cette mobilité dont on ne voit ici qu'une trace, un indice. Dans son atelier du M'Zab en Algérie, il a vécu des années durant au rythme des marées d'étudiants qui venaient participer à l'étude de l'architecture vernaculaire, dessiner les relevés de l'habitat tel qu'il est construit dans le respect des savoir-faire ancestraux détenus par les habitants et où la chaleur et l'aridité sont la contrainte première, le cadre intangible dans lequel une culture s'invente et se développe.

Ici, dans sa maison en Ardèche, les étudiants l'entourent, décryptent ses manuscrits pour les taper à l'ordinateur, ordonnent le foisonnement formidable de ses idées. On nous dit qu'il a en ce moment dix-sept projets de livres en cours. Ce jour-là, il parle avec passion et malice des colonnades grecques : « *Les Grecs sont cons ! Je vais vous expliquer pourquoi.* ».

· Rires francs, silence attentif à la leçon, questionnements, débats et rires encore. Ma présence est celle d'une nouvelle venue, mon regard décalé car issu d'un métier parent de l'architecture et en même temps si différent, car aux prises avec le vivant : je suis paysagiste. Ici, je suis un œil discret, une peau alerte, deux oreilles attentives. Je ne peux lui parler car les siennes n'entendent pas la fréquence de ma voix, alors je regarde sa maison, chacun de ses gestes, et je l'écoute. Chacun vaque à ses occupations, et nous poursuivons notre visite.

Depuis cet espace qui est à la fois entrée, cuisine, salle à manger et salon, on accède par trois marches au bureau qu'occupait sa femme, Manuelle Roche, décédée depuis longtemps. Pourtant, sa présence est encore là, dans la sérénité d'une pièce aménagée pour être vécue depuis le sol, à la façon de l'habitat algérien qu'ils ont connu ensemble. Je repense aux coupes et dessins de terrain d'André, où partout le corps épouse le sol : qu'il soit assis par terre, couché, l'habitant s'en rapproche dès qu'il est à sa tâche ou à son repos. Il n'est debout que dans ses déplacements, et souvent c'est au passage des seuils que sa silhouette est esquissée, comme si l'intérieur lui-même ne devait pas être rayé de corps verticaux.

Sur le tapis, quelques coussins dessinent là un salon, ici le bureau face à une ouverture très basse, près de laquelle on s'agenouille pour travailler. Tapis de laine, teintes rousses, brunes et ocres des coussins tissés à la main, textiles uniques fabriqués par des mains de femmes agenouillées à leur ouvrage auprès d'un nouveau-né endormi. Rêves d'orientalisme qui évoquent les textes de Pierre Loti, les aquarelles de voyage de Delacroix. Mémoires infinies et mélancoliques, ailleurs troublé par notre présence même. Le piano et les rayonnages de livres, éléments occidentaux de ce lieu de métissage culturel, rompent l'horizontalité recherchée et nous rappellent à la réalité.

Le fond de cette pièce s'ouvre sur la chambre de Manuelle. Le lit au sol invite à un recueillement qui a quelque-chose de sacré, comme si se baisser avec humilité au moment de demander le sommeil promettait la récompense d'un repos plus profond. Puis, quelques marches dérobées permettent d'accéder comme par miracle à la terrasse, où l'on se sent soudain en mesure de déplier nos membres, de se tenir debout pour inspirer l'air frais du dehors. L'art de vivre du Maghreb adapté sur cette vieille ferme ardéchoise déplace le point de gravité habituel des corps dans l'habitat occidental. Aménagée comme une pièce à vivre dans le prolongement du dedans, elle est protégée des vues et du soleil par des murs en moucharabié et une ombrière. J'imagine que le premier geste au sortir de la nuit serait de monter dire bonjour au petit matin, s'étirer et ouvrir ses poumons à l'air du jour.

Le souvenir des silhouettes élancées de femmes étendant le linge sur les toits terrasses dans les dessins d'André me revient. Tout près, contre un mur chaud, d'autres sont assis en cercle et boivent le thé à la menthe : geste haut du bras de celui qui sert, gestes mesurés de ceux qui amènent le liquide brûlant au contact de leurs lèvres. Chez chacun d'entre eux, le dos est tenu par la seule colonne vertébrale, sans les tuteurs que sont les dossiers de chaise, de fauteuil, de canapé. Puis, à la nuit venue, le corps s'allonge, sur une natte de palme tressée. Sur la terrasse après les jours torrides et sans vent du désert, ou dans le repli du logis le reste du temps. Mais toujours contre un sol dur sur lequel il trouve appui pour reconstituer ses forces dans le sommeil.

Sortant de la terrasse, nous revenons sur nos pas, une pièce menant à une autre dans un mouvement de spirale, comme si nous étions allés nous loger au fond d'une coquille d'escargot. Entrant dans le salon par le fond, nous faisons maintenant face aux ouvertures exclusivement situées sur un côté, bordé sur l'extérieur d'une coursive de bois surplombant un jardin débridé, une friche généreuse et expansive. Un figuier émerge, vaillant, de l'imbroglie de ronces et de lianes de clématites mêlées. Ce jardin rendu à sa vie sauvage abritait-il des trésors ramenés d'Algérie, agrumes et figuiers de barbarie, cactées et jujubiers ?

Une autre porte, discrète et invisible au premier abord nous introduit dans un renforcement sans ouverture et sombre. Une sorte de vestibule, un arrière indéfinissable où se trouve une porte : ici, dans une minuscule pièce agencée comme une chambre d'étudiant et semblant plus haute que large, un bureau frugal et une échelle de meunier permet d'accéder à une mezzanine, simple plancher sans rambarde. Là, on me dit que je pourrais passer la nuit, sur le fin futon qu'André n'a bien voulu quitter qu'à ses quatre-vingt-quinze ans, sur les conseils insistants de sa fille, Maya. J'aurais peine à y dormir, et même à y monter avec mon ventre habité, et mon sommeil en serait troublé toute la nuit par la peur de tomber de ce lit haut-perché. Ici comme dans chaque partie de cette maison, le soin de l'architecte à faire de l'habitat un écrin ajusté pour le corps et l'esprit est perceptible, et ce couchage qui lui était si confortable ne l'est pas pour chacun, c'est là l'une des leçons de l'héritage de l'architecture vernaculaire, jamais faite de répétition et d'anonymat, toujours adressée.

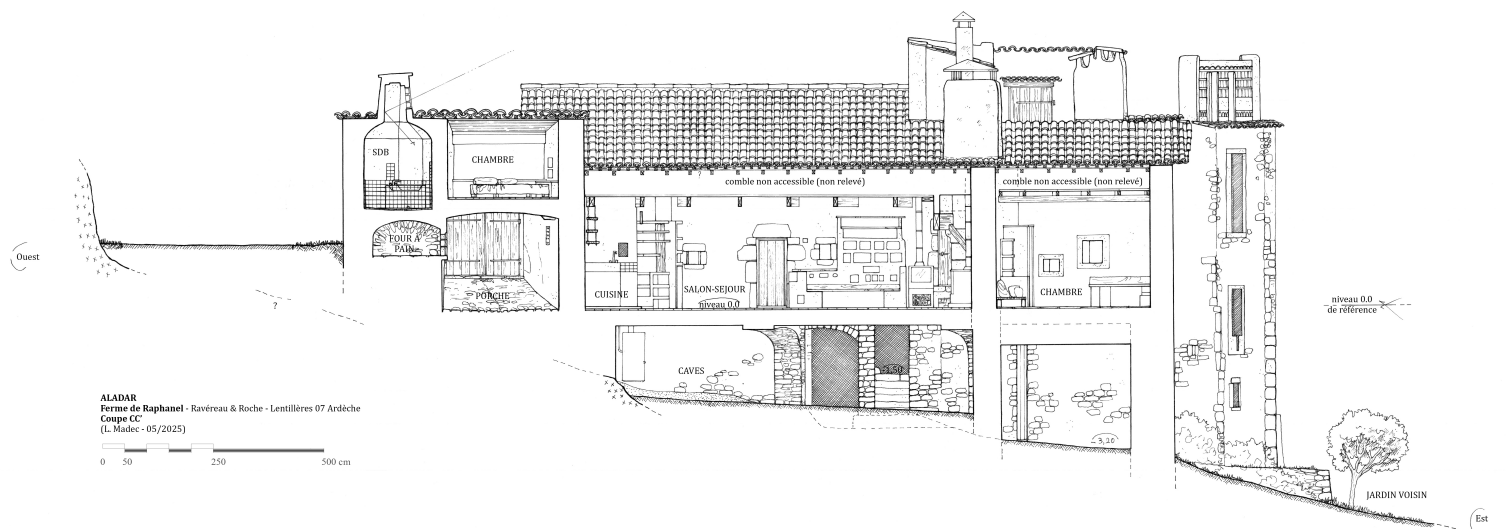
De nouveau sur le seuil, on nous guide vers l'autre partie de ce lieu fourmillant, qui paradoxalement permet le retrait, la solitude pour penser ou lire : l'atelier. Habitant le corps

de ferme dans tout son volume, il montre une charpente apparente, d'une hauteur généreuse. L'atelier est segmenté, mais sans cloisons. Une large table de travail semble occuper une place centrale, bien qu'elle soit décentrée dans l'espace. L'éclairage est partout minutieusement adapté à l'usage, jamais uniforme et indifférent, encore moins décoratif. Il participe à la segmentation de la pièce en plusieurs sous-espaces. Plusieurs bureaux de travail, un coin salon derrière un meuble. Trois baies vitrées et une force calme et sobre, propice à la concentration.

Avant d'achever la visite, on me permet d'entrer dans le cœur du lieu de vie d'André. Par une ouverture basse et étroite qui ressemble à l'entrée d'un boyau arrondi et blanchi à la chaux, on accède à la chambre, simple futon posé au sol, dans une épure monastique. A son âge, André vient chaque soir s'allonger au sol de ce terrier blanc, de cette cellule propice là aussi au recueillement. Sa façon de dormir est à l'image de son engagement d'architecte : entier, à la fois dans le sens d'un corps-esprit non séparé qui lui a permis de concevoir une architecture bonne pour le corps, mais aussi dans le sens d'un embrassement de sa vocation dépassant la notion de temps, dépassant les limites d'une seule vie d'homme.

Tout au fond de l'antre, se trouve une porte encore plus petite et basse, par laquelle je jette un œil, n'osant pas rentrer. Derrière cette ouverture, la salle d'eau est un minuscule réduit tout en rondeurs au plafond duquel quelques pavés de verre en dôme apportent une lumière claire et éteinte à la fois, comme celle que l'on voit à travers le papier calque de l'architecte. Si je le vois, ce jour habité d'un rayon de soleil fané, je l'imagine un bref instant dans la lueur d'une pleine lune, qui offrirait à elle seule un bain d'une beauté pâle et bleutée.

Une arrivée d'eau près du sol et une vasque maçonnée en excroissance du mur, peut-être un seau, un savon, une louche, mais l'on en retient surtout la présence du jour, son arrivée ouatée par le plafond. Ce lieu, écrin du corps nu qui se lave, est une peau étroitement rapprochée de la peau et dénuée d'aspérités. On s'y humecte, s'y frotte et s'y savonne, s'y asperge pour se rincer. On s'y offre dans toute notre vulnérabilité. Pièce-ventre dans laquelle l'homme revient à son origine fœtale, chaque jour, dans son rituel de toilette et d'ablutions, pour se souvenir de son pays d'eau prénatal. Un si petit coin qui permet de saisir le sens profond de l'œuvre d'architecte d'André Ravereau.



Maison de Raphanel, Ardèche, Coupe CC' © Lise Madec, Aladar

Julie-Amadéa Pluriel est paysagiste, diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure de la Nature et du Paysage de Blois, et titulaire d'un DEUG d'Anthropologie et d'Histoire de l'Art. Elle vit et travaille à Annecy.